

Le tiers exclu

Caroline Rivest

Number 129, April 2011

Le nu

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/64570ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Rivest, C. (2011). Le tiers exclu. *Moebius*, (129), 129–132.

CAROLINE RIVEST

Le tiers exclu

À Benoît Desaulniers

J'ai simplement dit « je veux le faire » et nous sommes partis main dans la main vers un bar pour rencontrer ce garçon plus jeune que nous : un petit pervers trouvé sur Internet et qui voulait prendre part à une nuit d'amour à trois. J'avais pas mal bu déjà, question d'éliminer au maximum mes inhibitions. Arrivés sur place, nous nous sommes assis à une table en bois pour commander deux coupes de vin rouge, puis nous avons attendu, anxieux, fixant tous les deux la porte d'entrée. Et s'il décidait de ne plus venir ? Cette supposition me déçoit et me soulage en même temps. Je bois une généreuse gorgée de vin pour me donner le courage de m'assumer. La fatigue de la journée se fait sentir : la moitié d'un joint fumé au lever, l'apéro chez une copine et maintenant, ce verre de début de soirée. Je fais très naturelle ce soir, déjà ivre, sans maquillage, vêtue d'espadrilles de course et d'une marinière d'armée. Je termine rapidement mon verre. Fixant le vide, j'hésite un instant entre déception et soulagement, lorsque arrive un petit frisé à lunettes, le genre à passer tout son temps à l'ordinateur. Il me reconnaît aisément, grâce aux photographies échangées. Sitôt assis, il caresse mes cuisses sous la table, tout à fait sans gêne, en échangeant, avec mon amoureux, sur quelques formules mathématiques, ou sur des jeux d'ordinateur. Je souris de son aise. Je ne les écoute même pas, me commande plutôt une deuxième consommation, certaine maintenant que je coucherai sur papier ces détails une fois l'aventure terminée. J'observe, sérieuse, concentrée. Puis, notre

dernier verre, avalé en vitesse, nous nous décidons enfin à troquer le bistro pour un motel. Nous choisissons rapidement l'endroit le moins dispendieux, le plus près de la maison. Le hall d'entrée menant à la réception est bondé de clients, le stationnement aussi.

*

Difficile de croire que tant de prostituées travaillent dans ce coin perdu de la ville. Elles sont bien là pourtant, clinquantes et perchées sur des talons hauts. Nous nous frayons tant bien que mal un chemin jusqu'à la chambrette. Le décor typique : un couvre-pied en polyester, des tables de nuit brûlées par les cigarettes, le violet et le rose nauséux. Des couples crient dans les chambres voisines. Des professionnelles qui feignent sous la pression de clients bourrés de cocaïne. Je me souris devant la glace, assise à l'indienne sur le bureau, en continuant à boire. Prévoyants, nous avons apporté une bouteille de vin italien, notre préféré, des verres en plastique et un portable, pour la musique. Je lance dans un coin mes espadrilles et j'observe d'un œil amusé mes deux hommes absorbés dans une discussion scientifique. Un peu plus, ils s'offriraient une partie de jeu vidéo.

Du coup, j'ai envie d'en finir. C'est d'ailleurs pour moi que nous sommes ici ce soir. J'avale ma dernière gorgée de vin et me couche sur le lit. Mes compagnons m'y rejoignent. Je cherche prestement le sexe de mon amoureux. Notre invité me déshabille tranquillement, en commençant par les chaussettes. Je lui tourne le dos, trop timide pour lui offrir mon regard. Quatre mains me libèrent de mon chandail, de mes jeans, de mon soutien-gorge. Vient ensuite mon moment préféré : le temps de me laisser retirer mon slip. Sentir, avec délice, les doigts glisser sur les coutures de mon string trempé. Je garde les yeux fermés, pour un temps. Ma bouche travaille, d'un sexe à l'autre. Ma petite culotte glisse tranquillement le long de mes cuisses. Le plaisir de me regarder, de profil dans le miroir. Mon image, complètement nue au centre du lit. Sur les genoux et les mains, je me tiens immobile, entre deux hommes debout, l'un de face, l'autre de dos,

encore tout habillés. Ma nudité prend alors tout son sens. Je m'offre comme un fétiche, à la fois sacrifice et maîtresse de cérémonie. J'arque le dos, lance la tête vers l'arrière. Savourer l'immense plaisir d'être vue, offerte, vulnérable, mais terriblement excitante.

Durant l'heure suivante, ma bouche cherche deux sexes, presque en même temps, quatre mains sur mon dos, mes seins. Deux visages se perdent tour à tour dans mes fesses. Tout n'est qu'odeurs, caresses et soupirs. Le goût différent que prend mon sexe sur chacune des bouches. Le bonheur d'être seule au monde avec mes chéris, mes amours, mon bonheur. Et l'instant dure jusqu'à ce que mon mental recommence à tourner comme un rongeur en cage, que mon sexe n'en puisse plus à force d'irritation. Terre à terre, j'offre une dernière tournée avant de rallumer.

Après l'amour, mon ami d'un jour me demande ce que j'en ai pensé. Pas seulement de lui, mais de l'expérience générale. Je me sers une autre coupe de vin. J'ai déjà remis ma marinière. Je réponds que cela est bien au-delà du langage et qu'au fond, je n'ai rien à dire. L'accouplement dans toute sa banalité. J'ai hâte qu'il reparte : je ne ressens plus rien. Tout deviendra clair lorsque j'écrirai. Je songe avec joie au moment où je me retrouverai seule avec mon stylo et mes feuilles quadrillées. Quinze minutes plus tard, il finit par nous laisser, après avoir trouvé, tant bien que mal, ses chaussettes égarées dans la chambre en désordre. Sans remettre mon pantalon, je sors sur le petit balcon rouillé pour fumer la moitié du joint que je traîne depuis le matin, encore saoule, les fesses à la belle étoile. Je me sens la même mine triste qu'avait ma vieille chatte après qu'elle avait copulé. Son air hagard, son poil humide.

*

Je n'ai pas envie de passer la nuit dans ce motel et me rhabille promptement pour prendre la route, avec mon amoureux, dans un taxi. En chemin, nous nous arrêtons à une station-service pour acheter un café sucré et un muffin industriel. Le ciel bleu pâle, encore rosé du matin. Au retour, je demande à mon copain de nous faire

un lit confortable. Fatiguée de notre environnement, toujours traîneux, jonché de vêtements sales, livres, feuilles éparses, poussière et emballages de nourriture. Les oreillers presque centenaires ressemblent à des sacs d'ouates à force d'usure et chaque nuit me laisse une inflammation au trapèze. Presque toujours nous nous entêtons à nous coincer, tout vêtus, sur un matelas simple et sans draps, posé à même le sol. Aujourd'hui, pourtant, je me sens fragile. J'ai envie de lumière tamisée, de couvertures propres et de la peau douce de mon copain. Plus amoureux que jamais, nous nous dévêtons pour une matinée confortable et sensuelle. Le parfum de deux sexes sur ma peau, mon éternel besoin de solitude après l'amour. Le soleil est bien levé maintenant. J'écrirai une nouvelle qui se terminera sur une image de moi nue, à quatre pattes, sur le lit synthétique d'une chambre de motel bon marché.